

n° 2-5
1981 de

ANALYSE ET LOGIQUE DES ANCIENS SYSTEMES LOCAUX DE POIDS ET MESURES,
QUELQUES SUGGESTIONS

F. Sigaut
E.H.E.S.S., Centre de Recherches Historiques

Le contenu de cette note est beaucoup plus modeste que son titre ne l'indique, et surtout que ne l'exigerait l'ampleur du sujet. La question des poids et mesures est un terrain plein de chausse-trapes, mais qu'il faut franchir, de toute nécessité, si l'on veut un jour parvenir à comprendre vraiment les anciens systèmes de production et d'échange. D'où mon enthousiasme lorsque j'ai été informé de l'initiative de MM. Garnier et Neveux. Malheureusement, ce que j'ai à dire ici n'ira pas beaucoup plus loin que cette manifestation d'enthousiasme. Car si, comme tout le monde, je me suis bien heurté au problème, je me suis aussi très vite aperçu, comme tout le monde également, qu'il dépassait de très loin les capacités d'un seul individu. On n'avancera pas, dans la question des poids et mesures, tant qu'on n'aura pas mis sur pied une entreprise collective, organisée, et conçue pour durer. Durer surtout est important: car je ne vois guère qu'on puisse compter, en l'occurrence, par unités de temps inférieures à cinq ans.

Lorsque j'ai commencé à travailler sur les anciens systèmes de culture, il y a une dizaine d'années, je m'attendais, assez naïvement, à trouver quelque part un guide, un manuel, un dictionnaire, bref un ouvrage de référence quelconque destiné à épargner aux débutants les bévues les plus classiques en la matière. Faute peut-être d'informations suffisantes, je n'en ai jamais trouvé, d'autant plus que j'ai assez vite renoncé à le chercher. Je crois que la rédaction d'un tel ouvrage devrait être un de nos premiers objectifs. Car il est inconcevable de laisser éternellement les débutants en histoire économique perdre leur temps à refaire toujours les mêmes expériences, parfois cuisantes, que leurs anciens.

Parmi ces tristes expériences, qui ne sont pas même épargnées à des historiens chevronnés parfois, je voudrais en citer une: l'addition d'hectolitres d'avoine et d'hectolitres de blé, que j'ai trouvée dans un texte publié en 1973. Si l'on se souvient que l'avoine pèse 55 à 60 % du blé à volume égal, et vaut 65 à 70 % du blé à poids égal, l'opération revient en fait à additionner des hectolitres "pleins" avec d'autres qui ne seraient "remplis" qu'à quelque chose comme 40 % ! Trouver pareille erreur sous la plume d'un historien honorablement connu fut une de mes premières indignations. D'autant plus que l'erreur eut été moindre avec

des mesures anciennes. Car nos ancêtres avaient soin de mesurer l'avoine comble et le blé ras, ce qui compensait en partie la différence de poids spécifique, le comble du boisseau pouvant représenter plus de 40 % de la mesure rase.

Il est significatif, sur ce point, que lorsqu'il fut question d'interdire les mesures combles, pour éviter les fraudes et les contestations auxquelles cette méthode donnait lieu, on ne se borna pas à les interdire purement et simplement. Mais on introduisit une nouvelle mesure, équivalente, rase, à l'ancienne mesure comble. Il en fut ainsi, je crois, dans la Région parisienne (je n'ai pas retrouvé la source exacte de ce renseignement dans mes notes): en tous cas, cette réforme eut lieu pour le boisseau d'Ecosse (Linlithgow Firrot). Au début du XIXe siècle, d'après le General Report of the Agricultural State and Political Circumstances of Scotland, de J. Sinclair (1814), il y avait en effet deux mesures:

- un firrot de 21,25 pintes de Stirling (env. 33,2 l) pour le froment, le seigle, les fèves, les pois et le sel blanc (?),
- un firrot de 31 pintes (env. 48,4 l, 46% de plus) pour l'orge, le malt et l'avoine.

Et l'auteur nous explique:

"La pratique était de mesurer comble l'orge, etc. Par conséquent, on fit un firrot de plus grandes dimensions pour contenir la quantité additionnelle donnée par le comble." (Vol. 3, p. 349.)

A Paris, d'après Savary (1723, art. "Boisseau"), "l'avoine se mesure au double des autres grains, en sorte qu'il faut 24 boisseaux d'avoine pour faire un septier". D'après Dupré de Saint Maur, toutefois (1746, p. 28), le boisseau d'avoine était double lui aussi, ce qui fait que les 24 boisseaux de Savary ne sont peut-être que 12 boisseaux doubles, respectant l'équivalence générale 1 setier = 12 boisseaux.

Mais laissons là ce problème. Ce qui importe, c'est de voir que derrière l'incohérence apparente des anciens systèmes de poids et mesures, il y a une logique. Logique différente de celle à laquelle nous sommes habitués, mais logique tout de même, et qui reste à l'oeuvre aujourd'hui dans un domaine aussi éloigné du nôtre que... la physique théorique! Voici comment s'exprime, sur ce sujet, un physicien aussi éminent que R. Feynmann:

"Les physiciens ont tendance à se croire si supérieurs et si malins que les autres gens aimeraient bien les coincer. Je vais vous dire comment y arriver. Ils devraient avoir honte de traiter l'énergie de cette façon, de la mesurer de trente-six manières différentes, avec des noms différents. Il est absurde que l'on puisse mesurer l'énergie en calories, en ergs, en électron-volts, en kilogrammètres, en joules, en chevaux-vapeur-heure, en kilowatt-heures, tout cela pour mesurer exactement la même chose. (...) On pourrait penser que l'élite de la physique théorique moderne, tout au moins, utiliserait une unité com-

mune, mais on trouve des articles où l'énergie est mesurée en degrés Kelvin, en mégacycles, et maintenant en fermis⁻¹, leur dernière invention..." (La nature des lois physiques, Marabout Université, 1971, p. 90.)

Absurde peut-être, mais commode sûrement, sans quoi les choses ne se passeraient pas ainsi. C'est seulement dans une logique générale, abstraite, que les mesures peuvent être de pure convention. Mais dans la logique de l'action, de la pratique quotidiennes, il n'en est pas ainsi. A chaque action sa mesure, pourrait-on dire, et c'est donc à la logique de l'action qu'il faut recourir si l'on veut retrouver celle de la mesure. Il devient alors parfaitement normal que les mesures de longueur dites itinéraires (la lieue) n'aient rien à voir avec des mesures telles que la toise ou la perche, utilisées pour tout autre chose. Normal que les apothicaires et les orfèvres aient leur système de poids, qui n'a rien à voir avec celui des matières pondéreuses. Normal que l'once de filature, ou ovière, ne pèse qu'un quart de l'once de marc (Administration de l'agriculture, pp. 108-109). Normal que les bois et vignes soient mesurés en arpents, alors que les terres le sont en setérées, bonniers, acres, mencaudées, et les prés en jours, etc.; car on mesure non pas abstraitement, mais en semant, en labourant, en fauchant... La complexité, l'incohérence, le chaos des anciens poids et mesures ne sont que dans la vision que nous en avons. Il faut changer de perspective, il faut accommoder. Et alors, ce qui était complexité devient richesse de significations. Les poids et mesures ne sont plus une source d'erreurs, mais une source d'informations sur les systèmes de pratiques dont elles dérivent.

C'est ainsi, par exemple, que les Usages locaux du département des Côtes-du-Nord, compilés vers 1846, signalent pas moins de cinq "boisseaux" pour le seul froment, dans les localités de Tréguier et La Roche-Derrien; leurs équivalences sont les suivantes:

- jûte	9,66 l
- boisseau de marché	6,25 l
- boisseau de recette	5,50 l
- boisseau dit la moitié	3,20 l
- boisseau dit le quart	2,50 l

A quoi correspondent-ils? Est-ce que quelque chose d'important existe derrière les notions de boisseau "de marché" et "de recette"? On retrouve un boisseau "marchand" ou "mesure marchande" à Paimpol, Châtelaudren et Plouha, qui diffère à la fois du boisseau comble et du boisseau racle... (Aulanier et Habasque 1890: 243-247).

Mais il y a des directions de recherche plus évidentes peut-être. En 1884 déjà, l'agronome J.-A. Barral pensait à rapprocher la valeur du setier et celle de la setérée dans 18 localités de la Haute-Vienne. Il crut pou-

voir en conclure que l'agriculture traditionnelle y employait une densité de semis moyenne de 2 hl/ha. Ce renseignement, en lui-même, n'est déjà pas inintéressant. Mais le seul fait de mettre ces données chiffrées sous forme graphique montre que les choses étaient sans doute un peu plus compliquées (cf. graphique suivant). On distingue clairement 10 localités où la densité de semis était très proche de 2,2 hl/ha; mais il y en a 3 où elle est notablement supérieure, et 5 où elle est inférieure. Ces différences sont-elles significatives? Les données de Barral sont-elles même suffisamment fiables? Je l'ignore, mais ce qui est certain, c'est que la densité de semis est un des paramètres les plus importants dans la définition des anciens systèmes de culture, et qu'il ne faut négliger aucune voie qui puisse nous permettre d'en savoir plus sur ce point.

Cela étant, que faire?

Il me semble qu'il y a deux directions dans lesquelles faire porter un effort collectif sur les poids et mesures.

La première est la méthodologie. Il faut songer à prémunir les collègues débutants (et pas si débutants, parfois), contre les pièges les plus dangereux dont le terrain des poids et mesures est parsemé. Peut-être cela a-t-il déjà été fait par quelque érudit plein d'abnégation au siècle dernier. Mais alors, il faut réimprimer son oeuvre, et lui donner la diffusion la plus grande possible en vue d'une réédition critique. Sinon, le moyen le plus rapide d'arriver au même résultat serait sans doute de publier un recueil de textes sur le sujet: depuis le XVIII^e siècle, ils abondent.

La seconde direction, en particulier pour les mesures agraires (mais pas elles seulement), c'est la cartographie. Un Atlas général des poids et mesures de l'ancienne France serait à coup sûr une entreprise immense. Mais la cartographie est une discipline qui a le mérite de contraindre à une grande rigueur. Elle permet en outre de présenter les informations sous une forme particulièrement ramassée et parlante à la fois. Quelle ne serait pas l'utilité, par exemple, d'une simple carte des noms des principales unités de surface des terres labourables! Bien sûr, nous avons tous vaguement l'idée que le bonnier est du Nord, et la saumée du Midi. Mais pouvons-nous nous satisfaire d'idées vagues? Une carte, même provisoire, même erronée, nous permettrait d'y voir plus clair. Car dans ce domaine plus qu'en tout autre, l'erreur est utile, car elle appelle la correction, donc le progrès. Ce qui n'est pas le cas des idées vagues.

Paris, le 17 octobre 1981

COMPARAISON DE LA SEVERE EN DU SEVERE DANS 18 LOCALITES DE HAUTE-VIENNE
 D'après des chiffres compilés dans J.-A. Barral, L'agriculture, les prairies
 et les irrigations de la Haute-Vienne, Paris, Imprimerie Nationale, 1934,
 p. 83.

